

Magazine
d'informations
culturelles

n°
14

l'une @ l'autre



Souvenirs
moldaves

20 F

Mars 2001

L'alternative de la spiritualité : vœux pour le nouveau siècle

Le siècle qui s'achève, plus que tout, aura été marqué par l'accélération du rythme du développement humain : jamais les conquêtes technologiques ne s'étaient propagées à une telle vitesse qu'au XX^e siècle. Aujourd'hui l'homme, les produits et les informations se déplacent de plus en plus vite tout autour de la terre et les espaces s'interpénètrent toujours plus dans de gigantesques réseaux à l'échelle de la planète. L'économie se mondialise, et le « toujours plus » semble bien s'imposer comme la devise du capitalisme triomphant. Car la fin du XX^e siècle aura vu aussi, avec la chute du modèle soviétique, l'extinction de l'alternative. Aujourd'hui le capitalisme, dans son dernier stade de développement, mondialisation ou globalisation, peu importe le terme qu'on voudra lui donner, paraît être le seul et unique moyen de développement des sociétés humaines, quels que soient leurs héritages historique et culturel.

Pourtant les contradictions du système sont toujours plus exacerbées : la majorité de l'humanité, malgré une intégration de plus en plus généralisée à la division internationale du travail, demeure exclue du système et connaît une misère intense ; les anciens pays socialistes adoptent des mesures libérales d'intégration à l'économie de marché mondiale... au prix du sacrifice d'une, voire de plusieurs, générations ; tandis qu'en Occident la consommation « massive » des libertés, comme d'un produit matériel, déjà considérées comme innées malgré leur conquête encore récente, a conduit à une crise morale et spirituelle sans précédent. Alors que la population mondiale continuera à s'accroître encore pendant plusieurs décennies et que la masse de ressources biologiques, les dons de la planète, commence à montrer des limites, le véritable défi du XXI^e siècle est bien celui de nourrir l'humanité et d'offrir à chacun une vie décente. Le capitalisme mondial, tel qu'il se révèle aujourd'hui, en est-il vraiment capable ? La division internationale du travail et l'échange inégal ne sont-ils pas une forme de nouveau colonialisme ou, pour reprendre des mots célèbres mais trop vite oubliés, « d'exploitation de l'homme par l'homme » ?

Pour réaliser le grand défi du siècle qui s'ouvre, la recherche d'une alternative est nécessaire. Mais celle-ci ne pourra exister que si préalablement une révolution ait lieu, non pas tant une révolution politique, économique ou sociale, mais une révolution avant tout morale ; à la mondialisation de l'économie et des échanges, il nous revient d'opposer la construction d'un humanisme mondial. Un nouvel humanisme capable de considérer le développement durable des sociétés comme la responsabilité de chacun. L'avènement d'une citoyenneté mondiale, par la conquête individuelle de cette responsabilité, doit constituer une alternative au système-monde, car aucun progrès matériel ne peut exister s'il ne s'accompagne de progrès spirituel.

Nous formulons donc les vœux que ce nouveau siècle soit marqué par une responsabilité accrue de tous, et par le renouveau de la conquête spirituelle et de l'humanisme, constituant indispensable d'une véritable alternative.

Didier SCHEIN

Page 2
Éditorial

Page 3
Souvenirs moldaves

Page 5
Les souvenirs
d'un certain Alexei Lungu

Page 6
Chemins de traverse
en Transylvanie

Page 7
Hong Kong et Macao
modalités d'une rétrocession réussie

Page 10
La démocratie dans l'entreprise :
une utopie ?

L'UN [EST] L'AUTRE
revue périodique
éditée par l'association
ESTEUR'OP.

Directeur de la publication :
Laurent GIRARD,
13, rue de Léon
F-35000 Rennes
Tél. : (33).(0)2.99.65.40.18

E-mail :
laurent.jfp.girard@wanadoo.fr

Site :
http://esteurop.free.fr
Comité de rédaction :
Didier SCHEIN,
Laurent GIRARD,
Olivier JAKOBOWSKI,

Mise en page et impression
par nos soins
ISSN 1281-3451

Imprimé à 300 exemplaires.
Prix de vente au numéro :
20 F (3 euros).



Souvenirs moldaves

Aux lecteurs

« Je suis né au mois de juillet, le quinzième jour, l'an 1915, au village d'Albi-neț, dans le département de Bălți alors que mon père était mobilisé, se préparant pour le front. En cette époque-là, la Bessarabie appartenait à l'Empire Russe, au temps de l'empereur Neculai de la Russie tsariste. Mon père avait alors environs quarante ans, laissant la mère, qui avait elle aussi à peu près le même âge, avec sept enfants à la maison : Nadia⁽¹⁾ avait dix-sept ans Sașa; treize, Vania; dix, Gheorghe; huit, Mania; six, Vasile; quatre, Elena deux ans. Après une année entière, on a laissé partir le père à la maison parce qu'il avait sept enfants. Ensuite, en 1918, est encore née une petite fille qu'on appela Nina et qui est morte à neuf ans, malade de la méningite. Elle était en deuxième classe. Et mon frère Sașa, celui qui était instituteur, est mort en l'an 1929, malade de la tuberculose. Mon grand-père avait quatre-vingt-sept ans et est mort en 1932, à l'âge de cent quatre ans. Il s'appelait Simion Lungu. Et mon père et ma mère se nommaient Petru et Natalia »

Tout peut se réduire, en fait, à ce premier paragraphe, noté et lu simplement, dans un style dispersé, d'un cahier, lors de notre premier enregistrement. Qui est né et quand est-il né, quand sont-ils morts et par quelle cause, tout est gravé profondément dans la mémoire de Grand-père, comme les événements les plus importants d'un monde, dont l'équilibre profond et serein paraît ne pas pouvoir être troublé, par rien ni personne. Un monde dans lequel la terre et le rôle du propriétaire s'hérítaient bien sûr, de père en fils.

Je me suis toujours demandé, en écoutant et réécoutant la bande magnétique et ensuite en lisant encore et toujours les transcriptions sur le papier, si ce recueil de souvenirs pourrait intéresser aussi quelqu'un d'autre que ceux auxquels, avec Grand-père, j'avais destiné, depuis le début, notre projet. J'ai réalisé ensuite que le témoignage de Grand-père pouvait passer de droit au-delà du cercle restreint de la famille parce qu'en

fait, son récit est le récit de centaines, de milliers d'hommes et des personnes chères qui se sont trouvés rejetés, aux temps où le monde dans lequel ils avaient grandi et en les valeurs duquel ils croyaient s'écroulait, anéantis par la guerre et par une idéologie barbare. Le témoignage de grand-père représente, sans aucune ombre de doute, un exercice de mémoire beaucoup trop remarquable pour être laissé perdu, surtout que son destin ne comporte pas d'actions dramatiques, de résistance active, mais seulement une existence de simple témoin, de survivant.

D'autant plus que, pour tous ceux qui n'ont pas pu s'habituer à l'idée qu'ils ne vivaient plus dans le monde et dans le temps duquel ils avaient été chassés, la guerre ne s'achevait pas au début de mai 1945. Au fond, à travers leur commerce condamné par un État de « non-droit », basé sur le mensonge et la répression, les grand-pères n'ont rien fait d'autre que de conduire leur propre guerre contre la façon de penser et d'agir des autorités. Une guerre perdue d'avance, même si chaque transaction ou affaire achevée donnait le signal d'une bataille gagnée, une guerre qui a continué,



Souvenirs moldaves

Aux lecteurs

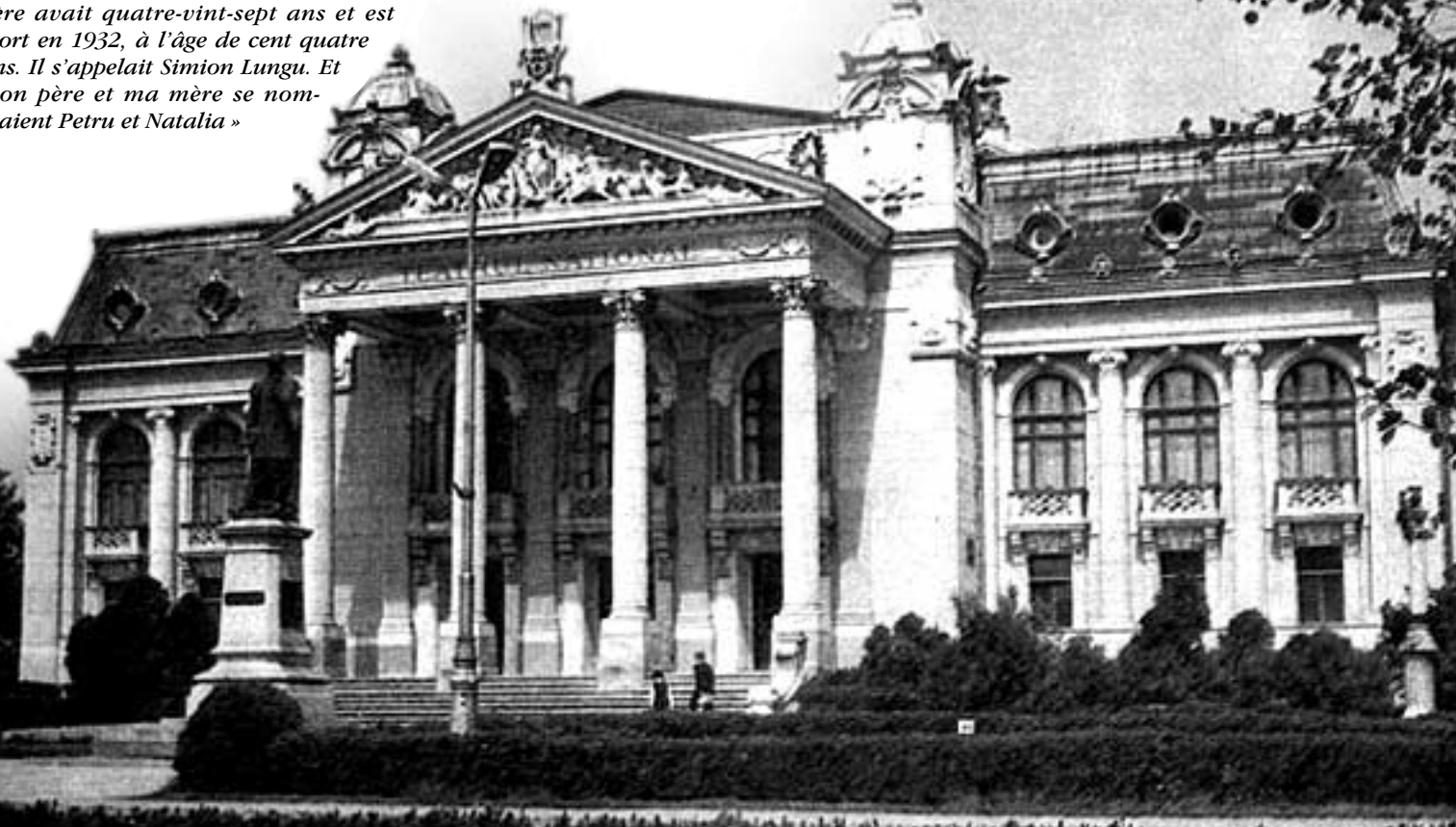
« Je suis né au mois de juillet, le quinzième jour, l'an 1915, au village d'Albi-neț, dans le département de Bălți alors que mon père était mobilisé, se préparant pour le front. En cette époque-là, la Bessarabie appartenait à l'Empire Russe, au temps de l'empereur Neculai de la Russie tsariste. Mon père avait alors environs quarante ans, laissant la mère, qui avait elle aussi à peu près le même âge, avec sept enfants à la maison : Nadia⁽¹⁾ avait dix-sept ans Sașa; treize, Vania; dix, Gheorghe; huit, Mania; six, Vasile; quatre, Elena deux ans. Après une année entière, on a laissé partir le père à la maison parce qu'il avait sept enfants. Ensuite, en 1918, est encore née une petite fille qu'on appela Nina et qui est morte à neuf ans, malade de la méningite. Elle était en deuxième classe. Et mon frère Sașa, celui qui était instituteur, est mort en l'an 1929, malade de la tuberculose. Mon grand-père avait quatre-vingt-sept ans et est mort en 1932, à l'âge de cent quatre ans. Il s'appelait Simion Lungu. Et mon père et ma mère se nommaient Petru et Natalia »

Tout peut se réduire, en fait, à ce premier paragraphe, noté et lu simplement, dans un style dispersé, d'un cahier, lors de notre premier enregistrement. Qui est né et quand est-il né, quand sont-ils morts et par quelle cause, tout est gravé profondément dans la mémoire de Grand-père, comme les événements les plus importants d'un monde, dont l'équilibre profond et serein paraît ne pas pouvoir être troublé, par rien ni personne. Un monde dans lequel la terre et le rôle du propriétaire s'hérítaient bien sûr, de père en fils.

Je me suis toujours demandé, en écoutant et réécoutant la bande magnétique et ensuite en lisant encore et toujours les transcriptions sur le papier, si ce recueil de souvenirs pourrait intéresser aussi quelqu'un d'autre que ceux auxquels, avec Grand-père, j'avais destiné, depuis le début, notre projet. J'ai réalisé ensuite que le témoignage de Grand-père pouvait passer de droit au-delà du cercle restreint de la famille parce qu'en

fait, son récit est le récit de centaines, de milliers d'hommes et des personnes chères qui se sont trouvés rejetés, aux temps où le monde dans lequel ils avaient grandi et en les valeurs duquel ils croyaient s'écroulait, anéantis par la guerre et par une idéologie barbare. Le témoignage de grand-père représente, sans aucune ombre de doute, un exercice de mémoire beaucoup trop remarquable pour être laissé perdu, surtout que son destin ne comporte pas d'actions dramatiques, de résistance active, mais seulement une existence de simple témoin, de survivant.

D'autant plus que, pour tous ceux qui n'ont pas pu s'habituer à l'idée qu'ils ne vivaient plus dans le monde et dans le temps duquel ils avaient été chassés, la guerre ne s'achevait pas au début de mai 1945. Au fond, à travers leur commerce condamné par un État de « non-droit », basé sur le mensonge et la répression, les grand-pères n'ont rien fait d'autre que de conduire leur propre guerre contre la façon de penser et d'agir des autorités. Une guerre perdue d'avance, même si chaque transaction ou affaire achevée donnait le signal d'une bataille gagnée, une guerre qui a continué,



même alors quand la menace de la prison était devenue réelle et palpable.

L'un des personnages de cette lutte de tous les jours a été aussi Grand-mère, que Dieu lui offre le repos dans la paix. Son souvenir, celui d'une femme indomptable qui a tenu en main la famille, qui a senti qu'il fallait toujours mettre quelque chose de côté pour un lendemain qui aurait pu se montrer plus noir que le jour présent, traverse tout ce récit. À côté d'elle, une entière galerie de personnages extraordinaires (depuis le grand-père Simion Lungu au camarade Baranovschi avec ses *znatchit*⁽²⁾, de Saşa Zemba ou Ionel Teodoreanu aux humiliés et offensés de « l'obsédante décennie ») donne vie et formes à ce recueil de souvenirs.

En grand partie, les mots de Grand-père, enregistrés tout au long de six rencontres (d'octobre 1997 à décembre 1998) sont demeurés inchangés. Je me suis efforcé de conserver le caractère oral de ce recueil de souvenirs, avec tout leur charme et les imprécisions qui en découlent. La reformulation et le repositionnement de phrases ont été effectués seulement dans un intérêt de clarté, et toute espèce d'interrogation concernant les dates ou les personnes, a été décortiquée par des questions ou des éclaircissements complémentaires. Si j'avais désiré, d'autre part, me souvenir de quelque chose de la substance de ces enregistrements, les choses que je voudrais évoquer seraient au nombre de deux. Au moins l'une d'entre elles a pu passer dans la transcription. Grand-père se souvient encore, avec une précision allant jusqu'aux détails insoupçonnés, des détails, des images (« ... Le soir, quand je suis parti, il

faisait chaud, de la poussière dense sur la route, sécheresse, les jantes de la charrette entraient dans la poussière comme dans du sable... »), des hommes et des trajectoires (« ...un ancien fermier d'Albineţ, maintenant accordeur de pianos à Iaşi. Il s'appelait Petre Svoboda, il était estropié et demeurait dans la cour de l'église Saint Jean-Baptiste... »), de scènes entières comme tirées d'un film (la séquence de la déportation de Dionisie Olaru et de sa femme, Domnica). Parfois cependant, Grand-père s'arrête. Et dans ces pauses, qui sur la cassette semblent se prolonger des minutes entières, il semble qu'il s'enfonce dans un monde auquel l'accès ne dépend pas seulement des mots de la mémoire mais plus des sensations, des sentiments, du goût et de l'odeur des temps...

Je voudrais dédier ce recueil de souvenir à ta mémoire, lecteur, et à son exercice toujours nécessaire. Et à grand-père je voudrais lui souhaiter la santé et une vie pleine de ce qu'il souhaite maintenant le plus : la justice. Longue vie, grand-père !

Bucarest, mars 1999
Bogdan ŞTEFAN

Avant-propos du traducteur

J'ai moi-même rencontré Alexei Lungu, il y a maintenant plus de quatre ans, quand mon ami Bogdan m'avait emmené, ému, chez ses grand-parents, dans leur maison, à Iaşi. Dans cette ancienne demeure, grande, surtout par rapport aux petits appartements dans lesquels sont habituellement logés les Roumains dans les villes, simple, mais claire et élégante, j'avais l'impression de pénétrer dans un autre temps, un temps que l'on regarde maintenant avec une certaine nostalgie, le temps de nos grands-parents et de la vieille Europe. Je me souviens de la

grand-mère de Bogdan, Dumnezeu s-o odihneascà în pace, comme une femme énergique et sage, une femme de tête qui tenait sa maison avec vigueur. Je garde par contre d'Alexei Lungu l'image d'un vieil homme d'un village de Bessarabie plutôt que celle d'un habitant de la grande ville qu'il était devenu. Un homme qui à Iaşi s'occupait lui-même de sa vigne et de son vin... ce vin dont je me souviens bien aussi, léger, fruité, avec comme un arrière-goût de cassis, et dont il s'en allait sans cesse remplir la cruche... Je garde un profond sentiment pour cet homme qui venait d'une terre que je ne connaissais pas, mais que j'ai moi-même toujours senti couler dans mes veines, ou si vous préférez dans mon inconscient personnel, car elle était aussi celle de mon grand-père que je n'ai pas connu...

Aussi quand Bogdan m'a envoyé la brochure avec les souvenirs de son grand-père, il m'est rapidement venu l'idée de la traduire. Pourquoi proposer à des lecteurs occidentaux les souvenirs d'un vieil homme de cette Bessarabie inconnue (précisons qu'elle n'est rien d'autre que l'actuelle République de Moldavie) ? Quel intérêt peuvent-ils représenter pour eux ? Ces souvenirs sont un témoignage d'un passé proche mais aussi d'un endroit plus proche que l'on veut souvent le croire. Car l'Europe ne s'arrête pas à Vienne ou à Berlin. L'Europe n'est pas et doit pas être seulement une construction administrative ; si ces limites géographiques sont incertaines, elle prend cependant naissance dans les vies de ces hommes simples, dont certaines ont été marquées par des événements dramatiques. L'Europe, cette entité floue et imprécise trouve sa réalité dans un inconscient collectif que l'on a pour devoir, à l'heure de la mondialisation et de la connexion planétaire, de conserver et de transmettre. Aussi le témoignage d'Alexei Lungu peut légitimement sortir du cadre familial, voire régional, auquel il était initialement destiné pour s'aventurer parmi d'autres arcanes d'une mémoire européenne commune.

Didier SCHEIN

Note :

1. *Znatchit* : en russe, c'est-à-dire, donc.



Les Souvenirs d'un certain Alexei Lungu

« Je suis né au mois de juillet, le quinzième jour, l'an 1915, au village d'Albineț, dans le département de Bălți alors que mon père était mobilisé, se préparant pour le front. En cette époque-là, la Bessarabie appartenait à l'Empire Russe, au temps de l'empereur Neculai de la Russie tsariste. Mon père avait alors environs quarante ans, laissant la mère, qui avait elle aussi à peu près le même âge, avec sept enfants à la maison : Nadia avait dix-sept ans Sașa ; treize, Vania ; dix, Gheorghe ; huit, Mania ; six, Vasile ; quatre, Elena⁽¹⁾ deux ans. Après une année entière, on a laissé partir le père à la maison parce qu'il avait sept enfants. Ensuite, en 1918, est encore née une petite fille qu'on appela Nina et qui est morte à neuf ans, malade de la méningite. Elle était en deuxième classe. Et mon frère Sașa, celui qui était instituteur, est mort en l'an 1929, malade de la tuberculose. Mon grand-père avait quatre-vingt-sept ans et est mort en 1932, à l'âge de cent quatre ans. Il s'appelait Simion Lungu. Et mon père et ma mère se nommaient Petru et Natalia »

Mon arrière grand-père venait des alentours de Cernăuți, et ses ancêtres de plus haut, des environs du nord de la Russie. Alors, du Dniestr jusqu'au Prut, c'était de la terre de boyard, c'est-à-dire qu'elle n'était que la propriété des boyards, tandis que les villages étaient très rares ; il n'y en avait presque pas. Le village d'Albineț a été créé vers 1700, au milieu du domaine, dès lors que des hommes y sont venus travailler et s'installer. Parmi eux se trouvait aussi mon arrière grand-père qui s'est marié là-bas, au village. Tout de suite après la naissance, mon arrière grand-mère est morte et on a emmené grand-père dans un autre village, Izvoare, pour que l'élève et l'allaité une femme, une nourrice. Le basard a fait que cette même nourrice a pris aussi pour l'allaiter ma future grand-mère. Grand-mère était de race de prince ; le prince s'est trouvé engagé sur le front et il n'en est pas revenu. Leur domaine se trouvait sur la rive du Prut, à côté de Sculeni, et était demeu-

ré sans maître. Sa mère, qui était aussi originaire d'Izvoare, était morte elle aussi à la naissance, de sorte que grand-père et grand-mère ont été tous les deux allaités par la même nourrice. Et après qu'ils eurent grandi, le basard a fait que grand-père a entendu dire que cette fille avec laquelle il avait été élevé n'était pas mariée, et il s'en est allé la prendre pour femme.

Grand-père est resté à Albineț, mon père est né, sa femme est morte et il s'est marié une deuxième fois. Ensuite, après quelques années est morte aussi sa seconde femme. Puis la troisième. À soixante ans il s'est marié pour la quatrième fois et, quand est morte sa quatrième femme, il ne s'est plus marié. Et quand je suis né moi, il était vieux, il avait quatre-vingt et quelques ans et je sais que, même à cent ans, il avait toutes ses forces, il allait à cheval sur un hétalon⁽²⁾. Parce que lui étaient mortes tant de femmes, il faisait beaucoup de fêtes et je me souviens qu'il offrait une tournée de boisson aux hommes, à table, puis il allait dehors, prenait quelques sacs et les lançait dans la charrette, pour le moulin. Ensuite il revenait à l'intérieur et offrait encore une tournée de verres, là, à table, pour sa deuxième ou troisième femme.

Grand-père est mort à cent quatre ans, en 1932. Nous étions enfants, nous jouions, rentrions de l'école avec les sœurs et apprenions nos leçons. Et nous faisons des propositions, par exemple, nous soulignons le prédicat, le substantif, et je ne sais plus quoi, comme on faisait alors à l'école ; et allez que je fasse une proposition : « Le gars (parce que grand-père on l'appelait le gars) a donné aux vaches. Sujet : « Qui a donné aux vaches ? » Mè' le gars, qui était à côté, disait : « C'est moi, ben quoi, est-ce vous qui avez souci de donner aux vaches ? C'est moi qui leur ai donné. » Et depuis lors, comme il était vieux et n'en pouvait plus, il marchait avec des béquilles et faisait des prières tous les soirs, un quart d'heure, vingt minutes, il se tenait debout et se signait ; il avait dans une caisse un gallon de rachiu, comme ça s'appelait, une sorte

d'alcool, dans les 60-70 degrés, et il buvait à chaque fois une gorgée ou deux et le remettait en place dans la caisse, et il priait à nouveau, il faisait encore ce qu'il savait et buvait encore une gorgée de ce rachiu... Monopole⁽³⁾, l'appelait-il, parce qu'on l'appelait ainsi en ces temps-là dans tous les magasins du village.

C'était un homme très travailleur, il a toujours acheté de la terre et il a fait beaucoup d'avoir. Homme pratique, il a créé le domaine de la famille Lungu. Des hommes allaient et venaient en permanence au travail sur les soixante hectares de terre, il y avait aussi beaucoup de bétail, seize étables, des greniers à maïs, une cuisine, une cave, chez nous on l'appelait chiciniță, avec quatre côtés, en forme de croix, et pour y entrer il te fallait descendre vingt-six marches. Et le cellier était toujours plein de tonneaux, on faisait beaucoup de vin, nous avions plus d'un demi-hectare de vigne. À côté de ça nous avions aussi un pressoir, une presse, et les hommes qui venaient presser leurs raisins nous donnaient la dîme, dont l'homme se prenait une partie et nous donnait l'autre. Nous avions des porcs à l'étable et beaucoup de truies avec des porcelets que nous menions au champ parce que nous nous trouvions à côté de la limite du village, à côté du iaz⁽⁴⁾. Et quand ils revenaient, ils mangeaient le grain passé par le pressoir, le marc, ils s'enivraient et tombaient par terre. Nous avions aussi six chevaux, quatre bœufs, des vaches, quatre ou cinq, au point qu'on ne pouvait toutes les traire ; nous les faisons téter par les veaux parce qu'on n'avait que faire de tout ce lait.

Le père s'est marié vers 1895 et est mort en 1946, au temps de la famine. La mère était partie alors avec les sœurs en refuge, répartie par le comité pour les réfugiés d'Alba Iulia. Et quand il a fallu que je parte moi aussi en refuge, le père est resté à la maison avec Gheorghe, avec Vania et avec un neveu d'une sœur qui ensuite est demeuré seul au domaine, conducteur de tracteur au kolkhoze d'Albineț... J'ai dit que je revenais tout de suite, que je m'en vais seulement mettre à l'abri les affaires et les animaux, mais le père a dit seulement : « Dieu sait. » Et je suis parti en refuge et ça a été alors la dernière fois que je l'ai vu.

En 1918, j'avais déjà trois ans, la guerre s'est terminée et les Roumains sont entrés en Bessarabie. Les armées sont entrées aussi dans notre village, ils avaient des chevaux de caserne, hauts, grands par rapport à nos chevaux. Les Russes se sont retirés, chez eux dès lors c'était la révolution. Ils ont fusillé le tsar Neculai avec toute sa famille et ainsi a commencé le communisme.

Chez nous, jusqu'en 1940, ça a été tranquille. Je suis allé à l'école du village dès l'âge de sept ans et j'ai fait sept classes. L'école se trouvait loin et j'avais peur des chiens parce que j'y allais surtout à pied. L'hiver j'y allais à cheval et, quand j'arrivais à l'école, je libérais le cheval et le cheval revenait tout seul à la maison.

Vers seize ans j'ai commencé à travailler au domaine parce que le père ne m'a plus laissé aller à l'école. Le premier garçon qu'il avait mis à l'école, Saşa, celui qui est devenu ensuite instituteur, est tombé malade de la tuberculose et est mort. Et pour cette cause le père ne m'a plus laissé aller à l'école de sorte que je n'ai fait que l'école primaire. Pour ce qui est de travailler au domaine, je ne travaillais pas trop, étant le plus petit, j'étais aussi le plus cajolé. Nous avions des hommes, le père travaillait là-bas avec eux, moi je déambulais plutôt derrière eux, le soir j'allais à cheval leur annoncer qu'ils devaient venir le lendemain au travail, je leur annonçais : demain nous irons au binage ou demain nous irons au fauchage. Nous avions des hommes engagés à l'année, au mois, des hommes

de confiance, travailleurs, bonnêtes. Au ch'ai il y avait un tonneau avec de la cannelle et une cruche à côté, de sorte que chaque homme qui partait au champ pouvait boire une cruche de vin. Lors des fêtes les jours de travail se payaient aussi avec du vin, tandis que pour le travail on donnait aussi des épis de maïs pour le feu, du fromage, mais aussi de l'argent.

Un instituteur, collègue d'école du frère qui était mort, Saşa, était venu au village et faisait des pièces de théâtre au foyer culturel. J'ai joué moi aussi dans quelques unes, par exemple Cinel, Cinel, une pièce très comique. Nous donnions spectacle chaque dimanche, tandis que le dimanche soir on faisait des vecerinci⁽⁵⁾ où nous distions des poésies, nous savions énormément de poésies en ce temps-là, des blagues. J'en ai apprise une dans laquelle on parlait à l'envers :

Je me suis chevré avec une allée pour la faire boiser dans une paîtrée. Quand je fus boisé à l'arrivée, je me suis arbré dans une montée, pour chever la veillée et que les manges ne me la louvent point. Comme j'étais arbré dans l'assise, j'ai lumiéré une aperçue qui étoilait comme une brillée. Je suis arbré de la

descente et me suis lumiéré vers allée. Quand je suis lumiéré à l'arrivée, j'ai femmé une vue qui plâcintait⁽⁶⁾ des faisées. Je me suis fossé dans une cachée et j'ai plâcinté les volées. J'ai plâcinté les mangées jusqu'en m'en faire ventrer le fendre...

Il me plaisait fort de lire et de dire des blagues, de faire rire les gens...

Traduction :
Didier SCHEIN

Notes :

1. Certains prénoms sont des diminutifs de prénoms russes (à part Gheorghe, forme roumaine de Georges, mais très proche de la forme russe, Gueorgui), Nadia est un diminutif de Nadejda, Saşa ; d'Alexandre, Vania ; d'Ivan. Mania, Vasile et Elena sont des formes complètes.
2. Un hételon : Alexei Lungu utilise en roumain le terme harmăsar, forme régionale du terme officiel armăsar (étalon).
3. Monopole : ainsi le grand-père appelait-il son rachiu (sorte d'eau de vie), à cause du monopole sur l'alcool instauré par l'État.
4. Iaz : étang artificiel, aux limites des villages, utilisé notamment en cas d'incendie.
5. Vecerinci : pluriel roumain du russe vecerinka (prononcer vetcherinka), signifiant soirée, fête.
6. Plâcintait : verbe inexistant, formé à partir de plâcintă, sorte de galette fourré avec diverses sortes d'ingrédients.

Chemins de traverse en Transylvanie

Projet de développement d'un tourisme vert actif

LE 8 JANVIER 2001, j'ai débuté un stage à la Maison d'Ille-et-Vilaine à Sibiu en Transylvanie (Roumanie). L'objectif de mon étude consiste à créer une dynamique locale en zone rurale autour d'un réseau de tourisme chez l'habitant en respectant les principes de l'Économie sociale et solidaire. Il s'agira donc de faire découvrir la Transylvanie par ses « chemins de traverse » par la beauté discrète des villages situés à l'écart des sentiers touristiques traditionnels. Mais il ne faut pas mettre en place n'importe quel tourisme : un tourisme « diffus » et non « de masse ».

Un potentiel touristique inexploité

Les touristes qui visitent la Roumanie sont charmés par les ressources touristiques immenses de ce pays : montagnes sauvages et montagnes boisées, rivières, lacs, le littoral, sta-

tions thermales, monuments historiques et culturels ...

C'est pourquoi, il paraît étrange que le tourisme ne contribue que pour une part infime du produit intérieur brut, par rapport à d'autres pays voisins dont les ressources sont moins importantes et ayant une tradition comparable : la Hongrie, la Bulgarie ou la Slovaquie.

Pourtant, peu de pays européens présentent un tel kaléidoscope de cultures. La Roumanie est un carrefour des peuples depuis l'Antiquité. Située en Europe centrale comme une « île latine dans une mer de slaves », elle a reçu des influences allemandes, slaves, magyares, grecques et turques.

Les villes de Transylvanie paraissent tout droit sortir de la Hongrie ou de l'Allemagne médiévale alors que les monastères de Moldavie et de Bucovine évoquent Byzance. Constanta est romaine et turque. Enfin, Bucarest possède un cachet franco-roumain.

Ce Pays offre aussi des Paysages contrastés où alternent plaines et pics alpestres, collines et plateaux couverts de vergers et de vignobles, plages de la Mer Noire et rives du Danube.

Qu'est ce que la Transylvanie ?

Sous le nom de Transylvanie est connue, depuis les Romains, la zone géographique du centre de la Roumanie, étendue entre les trois rameaux des Carpates roumaines (les Carpates orientales, méridionales et occidentales) et coupée du N.-E et du S.-O par la rivière du Mureş dans sa partie médiane.

La Transylvanie, province historique de la Roumanie, a constitué une partie importante de la Dacie d'avant la domination romaine. Une grande partie de la population daco-romaine a habité ces endroits pendant les ruées des populations migratrices. Ce lieu représente donc le berceau de la formation du peuple roumain.

Du point de vue géographique, elle est une région avec un aspect de dépression, avec des collines (400-600 mètres), coupées par les vallées carpatiques et entourées de montagnes.

De nos jours, la Transylvanie équivaut à 10 départements et une population de 4 400 000 habitants.

Suite page 11

Hong Kong et Macao

modalités d'une rétrocession réussie

LE 20 DÉCEMBRE 1999, le rideau de bambou est définitivement tombé entre la Chine et ses voisins capitalistes. Après Hong Kong le 1^{er} juillet 1997, c'est Macao qui a été rétrocédé à la République Populaire, selon les accords signés avec les puissances coloniales, britannique et portugaise. Cependant, si la rétrocession de Macao n'a été presque qu'anecdotique, vu la faible importance tant démographique qu'économique du comptoir portugais, le retour du dragon hongkongais dans le giron chinois prenait une valeur de test pour un pays-continent qui avait entamé des réformes économiques fructueuses depuis 1979. Pour bien comprendre les conditions particulières de la réintégration des deux comptoirs, il importe de mettre en valeur l'histoire de liens toujours demeurés forts, malgré l'opposition idéologique entre les deux systèmes, liens qui ont joué un rôle primordial dans la stratégie réformatrice chinoise en préparant l'intégration des deux territoires.

Premier – et donc dernier – comptoir occidental en Chine, Macao fut donné au Portugal en 1557. Confetti de 18 km², formé d'une péninsule à laquelle sont aujourd'hui reliées les îles de Taipa et Coloane, Macao compte une population de 600 000 habitants, en forte croissance depuis 20 ans et connaît ainsi la plus forte densité de population au monde, soit 23 000 hab/km², avec des pointes jusqu'à 55 000 hab/km² dans la péninsule. La population est chinoise à 96 %, le reste étant composé de Portugais et de métis. À noter qu'environ 10 000 personnes y vivent encore sur l'eau, dans des jonques ou des sampans. Macao est un pôle d'industries légères, bénéficiant d'investissements et de délocalisations de Hong Kong, mais vit surtout de son monopole des jeux de hasard, attirant près de 5 millions de visiteurs par an, la plupart en provenance de Hong Kong où de telles activités sont interdites.

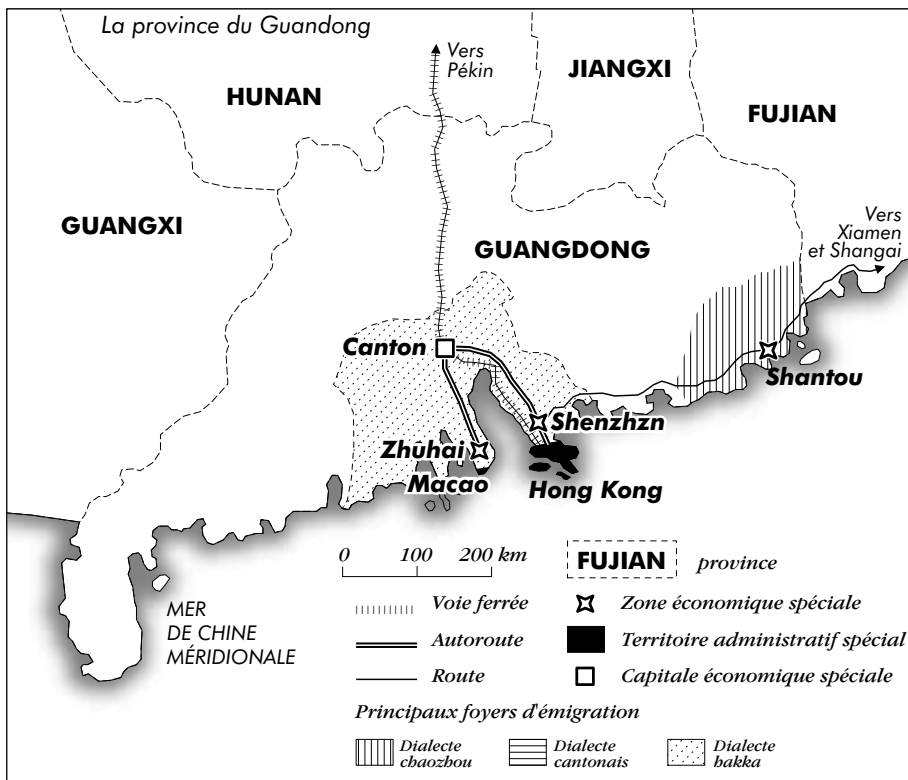
La formation du territoire de Hong Kong est plus récente, les 237 îles et la péninsule de Kowloon qui la forment ayant été arrachées par les Britanniques à la Chine entre 1842 et 1898. D'une superficie de 1067 km², Hong Kong compte près de 7 millions d'habitants, chinois à 97 %. Le destin de la colonie fut dès le départ étroitement dépendant des circonstances chinoises : jusqu'en 1949 port franc et entrepôt de marchandises venant du continent, ainsi que pôle de départ de l'immigration chinoise, ensuite, après la victoire des communistes en Chine, elle fut pendant trente ans un refuge pour les populations chinoises persécutées d'Asie du Sud-Est, ainsi que pour les entrepreneurs et les possédants hostiles au régime maoïste. Elle devient alors un grand centre manufacturier et une place bancaire internationale, pour figurer dans les années 70 aux rangs des « petits dragons ».

La position géographique de Macao et de Hong Kong n'est pas étrangère à l'intérêt que les deux colonies ont pu exercer sur les occidentaux, ainsi qu'à leur croissance actuelle. En effet les deux anciens comptoirs occupent une position centrale dans la Mer de Chine méridionale, la Méditerranée est-asiatique, grande artère commerciale depuis 2000 ans, reliant le Japon et la Corée, au nord, à la péninsule indochinoise et aux archipels philippin et indonésien, au sud, en passant par Taïwan, mais aussi voie de passage vers l'Australie, l'Inde, le monde arabe et l'Occident. De plus, se faisant face de part et d'autre de l'embouchure du delta de la Rivière des Perles, commandé par Canton, Macao et surtout Hong Kong constituent une véritable interface entre la diaspora chinoise en Asie du Sud-Est et dans le monde et la Chine, et plus particulièrement avec la province du Guangdong; celle-ci est en effet, avec le Fujian voisin, le principal foyer d'origine de la diaspora, aux dialectes (principalement Cantonnais, Chaozhou et Hakka) fortement éloignés du mandarin de Chine du

Nord, mais également de la population des deux comptoirs européens⁽¹⁾. Hong Kong, Macao, le Guangdong et la diaspora chinoise peuvent donc se prévaloir d'une proximité linguistique et culturelle, mais aussi de liens familiaux et associatifs basés sur des structures familiales et communautaires (structures associatives *oushituan*, réseaux ou *guanxi*), reposant notamment sur le crédit ou la confiance personnels (*xinyong*) et qui ont depuis longtemps fait leurs preuves dans la diaspora.

La stratégie d'ouverture économique de la Chine comme choix de développement, après l'autarcie de l'époque maoïste, doit beaucoup aux exemples éclatants des petits dragons asiatiques, mais n'est pas étrangère non plus à la présence influente dans l'entourage de Deng Xiaoping, au moins jusqu'au milieu des années 1980 d'un puissant lobby cantonnais. Aussi la nouvelle politique économique reposait sur la création de poches ouvertes, octroyées notamment de facilités fiscales, aux investisseurs étrangers. Furent donc créées en mai 1980 quatre ZES (Zone Économique Spéciale) : trois dans la province du Guangdong, Shenzhen, en face de Hong Kong, Zhuhai en face de Macao et Shantou, et une dans le Fujian, sur l'île de Xiamen, en face de Taïwan. L'objectif était d'attirer capitaux et technologies étrangères dans les ZES, tout en tenant le marché et la population chinois à l'abri des produits et des idées émanant du monde capitaliste, mais une stratégie géographique interne transparissait aussi dans la nouvelle politique : une stratégie de développement du pays par étapes, en donnant dans un premier temps la priorité aux régions côtières du sud-est, et tout particulièrement au delta de la Rivière des Perles, dont les forts liens avec Hong Kong et la diaspora devait permettre d'attirer les investisseurs.

La réussite de la stratégie d'ouverture du gouvernement de Deng Xiaoping dépendait également d'une convergence d'intérêts avec l'économie hongkongaise. Le niveau de développement alors atteint à Hong Kong nécessitait le passage à un nouveau stade que l'étroitesse du territoire de la colonie rendait problématique. Le niveau de vie des habitants, plus proche de celui des pays occidentaux que de ceux du Tiers-Monde, comme la Chine, réclamait le développement des activités du tertiaire au détriment de l'industrie légère (notamment les vêtements et les montres), qui avait fait jusque là, grâce à une faible masse salariale et comme à l'instar des autres petits dragons, la prospérité de Hong Kong. De même les nouvelles préoccupations des hongkongais en matière d'environnement ne s'accordaient plus à



la présence d'industries polluantes sur leur territoire. Aussi l'ouverture économique en Chine, et plus particulièrement le choix d'en faire profiter en premier lieu des zones du littoral voisin de la colonie britannique, allait dans les intérêts des entrepreneurs hongkongais.

Le résultat en fut spectaculaire. En drainant l'essentiel des capitaux de la diaspora engagés en Chine, soit deux-tiers de l'ensemble des capitaux étrangers, Hong Kong est devenu le premier investisseur dans la République Populaire, avec un total de 262 milliards de dollars entre 1979 et 1996. Tous les capitaux originaires de

Hong Kong ne sont pourtant pas le fait d'entrepreneurs hongkongais. En effet, une grosse part des capitaux étrangers, et notamment ceux de la diaspora chinoise, entre en République Populaire par un détour à Hong Kong, utilisant les infrastructures modernes, le réservoir d'informations sur la Chine et le sas linguistique qu'elle

constitue. Hong Kong est également un point de fuite de capitaux détournés par des cadres de la République Populaire : l'ancienne colonie est le lieu du blanchiment d'argent issu de la corruption engendrée par l'ouverture économique... argent dont une partie retourne sur le continent, alors sous le sceau bien blanc de « capitaux étrangers », et

*Après 1979,
Hong Kong
est rapidement
devenu une interface
indispensable
entre la diaspora
chinoise
et la République
Populaire.*

profitant par la même occasion d'avantages fiscaux dans les ZES. Après 1979, Hong Kong est donc rapidement devenu une interface indispensable entre la diaspora chinoise et la République Populaire, un véritable sas de pénétration dans le continent, mais aussi, pour les Chinois de la République Populaire, une vitrine du capitalisme, de ses modes et de son supplément de libertés.

Hong Kong s'est donc adapté, à son grand profit, à l'ouverture chinoise. Le résultat fut un double mouvement : d'abord une tertiairisation définitive de l'économie de la colonie britannique, les parts respectives de l'industrie et des services dans le PIB de Hong Kong représentaient en effet 32 et 68% en 1980 et 16 et 84% en 1996; ensuite une délocalisation des industries de main d'œuvre hongkongaises, notamment les industries d'assemblage et de sous-traitance, vers les ZES chinoises, les produits manufacturés réalisés sur le continent étant destinés à être réexportés vers des pays tiers, surtout occidentaux, à partir de Hong Kong, qui plus est seul port en eaux profondes de la Chine du Sud.

La rétrocession de la colonie britannique à la Chine, annoncée par l'accord de 1984 entre les deux États a pu susciter des craintes parmi les cadres hong-

kongais et le mouvement d'immigration, notamment de familles fortunées, les yacht people, vers les pays neufs, l'Australie, les États-Unis et surtout le Canada, avec 60 000 départs annuels depuis 1990, le prouve. Mais ces craintes sont-elles bien fondées? La République Populaire, en préconisant la politique « un pays, deux systèmes » s'est engagé à conserver pendant 50 ans le système économique hongkongais, en octroyant à l'ancienne colonie britannique, comme à Macao, le statut de Territoire Administratif Spécial. Dans la voie de réformes économiques sur laquelle ils se sont engagés depuis une vingtaine d'années, les dirigeants chinois n'ont pas l'intention de se priver de l'atout que peut représenter Hong Kong, première place financière d'Asie et troisième du monde, sas de pénétration sur le continent, avec son nouvel aéroport international d'une capacité de 87 millions de passagers, ouvert en 1998 à Chek Lap Kok, étape obligée des principales lignes aériennes de l'Asie orientale et des liaisons entre la Chine continentale, Taïwan et l'Occident, avec son port, le premier au monde pour le trafic de conteneurs, avant Singapour et Rotterdam.

Surtout, l'interdépendance économique entre le delta de la Rivière des Perles, tout entier élevé au rang de ZEO (Zone Economique Ouverte) en 1985, et Hong Kong est profonde. Grâce aux réformes, l'intégration économique de Hong Kong à la Chine avait été réalisée bien avant la réunification politique. Le delta, voire même la province du Guangdong dans son ensemble, est devenu pour la Chine un véritable laboratoire des réformes, et pour Hong Kong une base arrière indispensable pour ses activités de production. La région a été profondément métamorphosée depuis 20 ans et connaît un boom démographique sans précédent. Ainsi Shenzhen, limitrophe de Hong Kong est passé depuis 1978 de 500 000 à plus de 3 millions d'habitants. De nombreuses villes et bourgs du delta connaissent un essor impressionnant. Le paysage s'est modifié : routes, canaux, polders se multiplient, le plus souvent sans concertation régionale d'ensemble, et contribuent à combler, parfois dans le désordre, la baie; le cabotage s'intensifie entre les multiples petits ports et la grande métropole pour y acheminer la production. Le delta fourmille d'activités et de trafic et toutes les familles sont concernées par les nouvelles productions industrielles, le plus souvent dans des petites unités, en conservant toutefois souvent des emplois dans l'agriculture. Toute la région devient pour Hong Kong une *desakota*, terme indonésien désignant un phénomène souvent rencontré en Asie d'expansion dans les campagnes envi-



ronnantes des activités industrielles d'une métropole, sans abandon de l'agriculture et de l'habitat traditionnels, une industrialisation sans urbanisation.

L'avenir de Hong Kong ne semble pourtant pas encore complètement défini. La ville connaît toujours une forte croissance économique et démographique (le mouvement des yacht people est compensé par une immigration venue du continent, immigration légale, dans le cadre de rapprochements familiaux, mais aussi immigration illégale, attirée par le niveau de vie ou de liberté de l'ancienne colonie). Son avenir est plus que jamais lié à celui de la Chine et à l'extension des réformes. A celui du Guangdong d'abord, dont la poursuite de la croissance dépend du développement indispensable d'emplois plus qualifiés, et notamment dans le secteur tertiaire, seul palliatif à une hausse prévisible des salaires chinois, car la faible masse salariale sur le continent est un argument moteur pour attirer les inves-

tisseurs. Enfin Hong Kong restera-t-elle un pôle de croissance pour la Chine ou bien ira-t-on vers une banalisation de l'ancien comptoir britannique? La réalisation d'infrastructures, comme la voie ferrée Pékin-Kowloon ou l'amélioration des routes côtières, et le développement de Shanghai comme nouvelle métropole asiatique nous ferait plutôt pencher pour la seconde solution. Il semble en effet que l'on s'oriente vers un pays à trois pôles centralisateurs de la croissance, soit les trois grandes métropoles – et leur desakota – en pleine expansion : Pékin, Hong Kong et le delta de la Rivière des Perles et Shanghai et le delta du Yangzi.

Didier SCHEIN

Notes :

1. Quant aux Hokkiens de la région de Xiamen au Fujian, parlant le dialecte minnan, ils constituent les deux tiers de la population de Taiwan. Le cantonais est par ailleurs le dialecte véhiculaire de la diaspora. On surnomme Vancouver, la principale porte d'entrée des Chinois au Canada, Hongcouver.

Prochain article :
*Shanghai,
la tête du dragon*



La démocratie dans l'entreprise : une utopie ?

Organisée conjointement par le Forum Rouge et Vert, et le Cercle Condorcet de Rennes, une soirée-débat s'est tenue le 14 novembre 2000, à Rennes.

Dans un environnement où le Capital prend de plus en plus de pouvoir, où la démocratie est présentée comme le modèle politique de référence dans le monde, il semble intéressant de faire le point sur une idée déjà ancienne, celle de la participation des salariés à la construction, l'évolution et l'avenir de l'organisation qui est sensée leur apporter moyens de subsistances et de réalisation personnelle : l'entreprise.

À cette soirée participaient M. Patrick Guiol, chargé de recherche au CNRS et M. Pierre Galesne, PDG de Testélec, société mettant en œuvre en son sein certaines innovations sociales.

Les Rouge et Vert sont une organisation politique assez récemment apparue dans le paysage politique français, créée autour de la candidature de Pierre Juquin à l'élection présidentielle de 1988. Ses principes préoccupations sont d'ordre social, culturel et écologique. Son originalité réside aussi dans l'organisation de débats publics où les questions de société peuvent être discutées, dans un souci de mise à disposition du débat politique aux citoyens.

Le Cercle Condorcet, né au sein des œuvres laïques, est une fédération de groupes de réflexion autour de la laïcité, de l'éducation et de la citoyenneté. Chaque groupe fonctionne sur la base d'ateliers (s'étalant parfois sur plusieurs années) et de débats au sein d'assemblées plénières ou publics².

Compte rendu...

L'organisation des sociétés privées à l'heure actuelle

La loi de 1962 sur les sociétés commerciales tourne autour du capital et non du savoir faire.

Les actionnaires élisent un conseil d'administration ou de surveillance. Les salariés qui font vivre le capital n'interviennent d'aucune sorte dans ce processus. Or, sans le capital, les salariés ne sont rien et inversement. Il existe donc une communauté d'intérêt entre les deux parties. Certains chefs d'entreprise essaient d'aller dans ce sens. Mais proposer la participation des salariés à la marche de leur entreprise est une rupture avec une tradition de paternalisme et d'opposition, vieille d'une centaine d'années.

Une égalité des forces n'est possible que s'il existe une organisation institutionnelle, une garantie étatique.

C'est ainsi le but du Cercle Condorcet ; travailler à l'élaboration d'une

législation permettant une organisation différente de l'entreprise.

L'idée d'une représentation paritaire des salariés n'est pas nouvelle. Elle repose sur l'expérience personnelle de chefs d'entreprises essayant d'introduire une démarche démocratique dans leurs sociétés, initiatives spontanées, non dictées par la loi. L'entreprise classique fonctionne toujours sur le modèle militaire, où le pouvoir absolu est détenu par le patron, ou les actionnaires. Les lois sociales ne remettent pas ce principe en question, il est seulement demandé de consulter et d'informer. La loi autorise la représentation des salariés au tiers. Celui-ci a coutume de laisser sa citoyenneté à la porte de son entreprise, véritable « enclave féodale » dans la société.

L'exemple de Testélec

Pour exemple, M. Galesne, l'un des principaux promoteurs de la société anonyme à gestion paritaire (SAGP) et PDG de Testelec, s'appuie dans son

entreprise sur plusieurs principes, même si l'administration n'offre toujours pas de cadre législatif.

- Aucune décision n'est prise par un seul homme. À chaque niveau, salariés, encadrement, direction, il y a débat, critique, proposition.

- Le bénéfice n'est pas l'objectif primordial de l'entreprise. Ceci peut sembler contradictoire pour une société capitaliste. À moins qu'on ne considère que c'est l'adhésion (par la reconnaissance, le bien être...) de l'ensemble du personnel au projet qui génère le bénéfice.

- Le règlement des problèmes se fait au niveau où ils se rencontrent, par les personnes concernées. Il peuvent être d'ordre général, comme la gestion des bénéfices, ou tout simplement concerner l'environnement de travail.

Ceci, bien sûr, implique beaucoup de réunions, d'heures de travail perdues. Mais il s'agit d'un investissement comme un autre, sur le long terme.

Les entreprises pionnières, caractéristiques

Les entreprises jouant sur l'association du capital et du travail possèdent quelques caractéristiques communes.

Tout d'abord, leurs patrons sont le plus souvent d'origine ouvrière, ou de forte culture chrétienne ou sociale. Il ont en allergie la logique du conflit.

Les salariés sont le plus souvent très qualifiés, parfois en contact avec la clientèle. On peut prendre l'exemple du secteur bancaire, où les employés sont les ambassadeurs de l'entreprise.

Les oppositions

La réticence envers une conception démocratique de l'entreprise renvoie à d'anciennes incompatibilités idéologiques. Le Général de Gaulle en subit lui-même les conséquences, alors qu'il fut un des précurseurs dans le domaine politique³, dès l'après-guerre.

À gauche, on pensait qu'il s'agissait d'un piège tendu aux travailleurs, visant à le démobiliser dans le contexte de la lutte des classes, considérée comme moteur du progrès social.

Du côté du patronat il n'y avait pas d'adhésion. On y dénonça même ces « perspectives de soviets ».

Dans les rangs gaullistes, on freina les méthodes et les objectifs. Et ceux qui se revendiquent aujourd'hui du Général, ne faillissent pas à cette règle.

L'influence de la culture participative sur la vie sociale

Afin de savoir si le management participatif peut avoir une influence sur les salariés et leur implication dans la vie sociale, une enquête a été réalisée par M. Guiol. Un échantillon d'entreprises de profils similaires, « patriarcales » ou participatives, a été sélectionné, principalement dans l'Ouest de la France, région riche en expériences.

Il fut tout d'abord difficile aux enquêteurs de pénétrer dans les entreprises de type traditionnel. Il durent user de différents subterfuges. Dans le cas des entreprises participatives, l'objet du bien fondé de l'enquête dû faire l'objet de discussions internes.

Le but de cette enquête n'était pas de vérifier les réussites économiques, mais les effets « secondaires », à savoir si un environnement participatif modifie les comportements dans et hors de l'entreprise, dans la vie publique et privée, dans les rapports sociaux et hiérarchiques, s'il ouvre à l'optimisme ou au pessimisme.

Selon les conclusions de l'enquête, il en ressort que l'environnement professionnel influe bien sur les mentalités et les comportements en dehors du travail. Mais dans quel sens ?

Il existe tout d'abord un clivage très fort entre les deux échantillons. Les salariés d'entreprises de type participatif montrent plus de confiance vis à vis de l'enquête. Ils perçoivent davantage la hiérarchie comme ayant un rôle d'animation, de discussion et d'organisation, et non pas simplement d'autorité. Il conçoit plus aisément la communauté d'intérêt entre le patronat et le salariat et se sentent plus investis dans la vie de leur entreprise. Il admettent davantage la nécessité d'une discipline et d'un règlement, et leur perception des conflits de classes est moins aiguë et enfin, ils sont plus attachés au rôle des syndicats. Ils sont aussi plus autonome vis-à-vis de la hiérarchie.

Dans leur vie sociale maintenant, en dehors de leur lieu de travail, ils se

montrent plus optimistes et reconnaissent volontiers que l'on vit mieux aujourd'hui qu'il y a vingt ans. Leur vie sociale est plus intense et leur sociabilité plus forte. Ils sont culturellement plus ouverts, se mobilisent davantage pour les causes démocratiques et humanitaires. Ils se montrent plus investis dans leur vie familiale, notamment dans l'éducation de leurs enfants.

Si la pratique politique reste faible dans les deux échantillons, elle est malgré tout plus représentée chez les salariés de milieu participatif qui en général remettent en cause l'idée de « révolution ». Ils sont plus modérés, plus ouverts au dialogue.

Ainsi, comme on peut le constater au regard de cette enquête, il n'existe pas de barrière entre l'entreprise, le travail et la société, la citoyenneté.

Les craintes respectives des forces politiques des années soixante se révèlent à la fois croisées et contredites. La participation n'entre pas comme dans un moule, dans la logique bipolaire gauche/droite. Comme on le craignait à gauche, il n'y eu pas d'aliénation du salarié, mais au contraire un renforcement du sentiments de solidarité. Il n'y eu pas non plus de « soviétisation » des entreprises, mais une identification aux intérêts du patronat.

La participation est aujourd'hui à la recherche d'un second souffle. Les initiatives particulières montrent son bien fondé tant dans le domaine économique que social. Il ne lui reste qu'à trouver un cadre légal, non pas pour s'imposer comme modèle unique, mais tout simplement pour exister.

Laurent GIRARD

Notes :

1. Les personnes intéressées par le programme de cette organisation pourront consulter son site Internet...
2. Consulter le site Internet du Cercle...
3. « C'est l'association réelle et contractuelle que nous voulons établir et non pas ces succédanés primes à la productivité, actionariat ouvrier, intéressement aux bénéfices, par quoi certains qui se croient habiles essaient de la détourner. Dans cette manière comme dans les autres, nous nous sommes mis d'accord avec nos arrières pensées » (25 juin 1950, *Espoirs* n° 5).

Bibliographie :

La démocratie dans l'entreprise : une utopie ?
Sous la direction de Patrick Guiol,
Yves Lambert et Olivier Sabouraud
Éditions Corlet,
ZI route de Vire, 14110 Condé-sur-Noireau

Suite de la page 6

Tourisme rural en Roumanie

Avec près de cinquante pour cent de population rurale, la Roumanie se présente comme un Pays de culture paysanne.

L'architecture villageoise, l'artisanat, la cuisine roumaine et l'hospitalité sont à eux seuls une véritable culture en soi.

De plus en plus de visiteurs étrangers préfèrent les pensions agro-touristiques aux établissements classiques de logement. Le citoyen de la civilisation post-industrielle ressent le besoin profond de retourner à la nature et de découvrir des savoirs ancestraux en des sociétés avides d'autres connaissances, régies par d'autres fins.

Les touristes ont la possibilité de se familiariser avec les traditions et les coutumes roumaines et avec la beauté des paysages.

La Transylvanie est particulièrement adaptée à ce type de tourisme.

Un objectif : Créer une dynamique locale autour d'un réseau de tourisme chez l'habitant

Le tourisme se définit comme une approche globale et intégrée de développement. Il constitue une première exploitation des ressources locales et une première piste pour une approche globale et intégrée du développement des zones concernées.

Les villages roumains se trouvent confrontés au défi de progressivement se moderniser pour atteindre un niveau approprié sans en même temps détruire les valeurs culturelles traditionnelles.

Les zones culturelles de la Roumanie ont d'excellentes chances de réussir à condition que l'on ne s'engage pas dans des tentatives d'adaptation modernistes, mais que le renouvellement et la préservation du patrimoine aillent de pair.

Les étapes de mon étude

1. Effectuer un travail d'inventaire des ressources touristiques dans le cadre de formules d'hébergement chez l'habitant ou en gîte rural

2. Mettre en place des séminaires de formation des ruraux aux activités du tourisme.

Il s'agira de développer les aptitudes des ruraux par rapport au tourisme, c'est à dire :

- l'accueil chaleureux et personnalisé,
- la disponibilité (capacité d'écoute, bonne organisation et propreté exemplaire),

Suite page 12

Visitez le site Internet de l'asso Esteur'op!

ÉDITER UNE REVUE est un travail laborieux. Nos lecteurs s'en seront rendu compte tant la parution de notre revue L'Un [EST] l'Autre était irrégulière. À cela, il faut ajouter que notre équipe est dispersée, et même si nous communiquons par courriel, la communication est lente et ne nous permet pas de répondre à leur attente.

Nous avons donc décidé d'éditer un site Internet. Celui-ci, ouvert en novembre met à disposition des internautes une sélection de nos meilleurs articles, ceux qui peuvent prétendre à un caractère d'actualité ou de référence à des questions actuelles.

Le site se décline suivant trois axes, aisément repérables depuis la page d'accueil :

1. une présentation de notre association et de ses membres,
2. une archive des articles de la revue,
3. une page de liens vers des sites qui correspondent à nos centres d'intérêts et une bibliographie.

Avec les opportunités de rencontres et de mise en réseau qu'offre la toile nous espérons ainsi développer davantage notre projet.

Nos centres d'intérêts restent inchangés. Nous continuerons à nous intéresser à l'Europe centrale et orientale et particulièrement à la Roumanie. Le lecteur pourra aussi trouver de nouveaux articles au gré de nos pérégrinations et éventuellement télécharger les articles qui l'intéressent et les imprimer.

De nouvelles rubriques verront aussi le jour :

1. une page d'actualités, sorte de revue de presse des thèmes chers à l'association,
2. une page recensant les événements culturels qui peuvent nous sembler intéressants en France et en Europe,
3. nous réfléchissons aussi au développement d'un nouveau thème ; celui de l'économie solidaire et plus largement des questions liées à l'écologie.

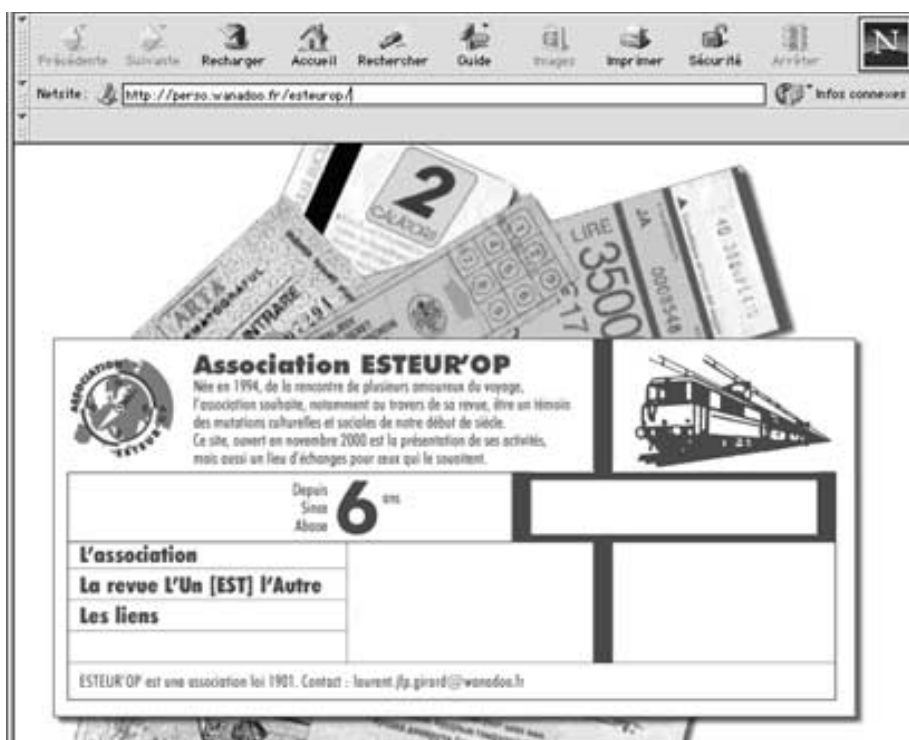
C'est un nouveau défi que nous relepons et espérons bien le tenir. Alors rejoignez-nous sur :

<http://esteurop.free.fr>

et ne manquez pas de nous faire part de vos remarques et de votre visite à l'adresse :

esteurop@free.fr

À bientôt!



Suite de la page 11

- une connaissance parfaite de la région afin d'indiquer à ses hôtes les curiosités et les sites à visiter,
- apprentissage du français touristique

3. Créer des outils d'information et de promotion touristique.

Utilisation de différents supports : site Internet, brochures, signalisation en bord de route, cartes de visite...

Les messages seront orientés vers les idées générales suivantes ;

- un confort allié à la plus pure tradition,
- de vraies rencontres et des moments de grande convivialité au sein d'un peuple francophone et hospitalier

- la découverte d'un riche et diversifié environnement culturel et artistique
- la gastronomie du pays et des spécialités culinaires transylvaniennes à découvrir
- de splendides paysages montagnards et verdoyants et une qualité de vie.

4. Coordonner des circuits et des séjours touristiques en Transylvanie.

Il s'agira de proposer des hébergements de vacances meublés et équipés dans une maison située en espace rural avec table d'hôtes (cuisine paysanne).

Les activités et les excursions seront proposées.

- Possibilité de développer des échanges entre jeunes ruraux français et roumains.

Contact :

Olivier Jakobowski
Maison d'Ille-et-Vilaine
Strada Konrad Haas, 14
2400 Sibiu
Roumanie

Tél. : 00 40 69 21 29 03

Email :

o.jakobowski@caramail.com

